

**LES VOYAGES DE L'INTELLIGENCE, TRANSFERTS
CULTURELS : BERLIN-PARIS-JERUSALEM
21-23 mars 1999.**

Le but de ce colloque franco-germano-israélien était double : présenter à Jérusalem les travaux effectués depuis plus de dix ans à Paris autour de Michael Werner et Michel Espagne sur les transferts culturels et de tenter d'appliquer leurs méthodes ainsi qu'une partie de leurs résultats au cas israélien, pré et post étatique.

Cette réunion était organisée conjointement par trois institutions, le Centre Franz Rosenzweig de l'université hébraïque de Jérusalem, l'UMR 8547 du CNRS¹ et le CRFJ.

On sait qu'une partie des promoteurs de ces transferts culturels dans l'Europe du XIX^e et du premier tiers du XX^e siècle furent des Juifs et c'est donc sur ce groupe très hétérogène que s'est portée toute notre attention. Les travaux que l'on pouvait suivre en traduction simultanée s'articulaient logiquement en deux moments, le XIX^e et le XX^e siècle et dans deux directions, à l'intérieur de l'Europe et vers la Palestine-Israël.

Michel Espagne à qui l'on doit un récent livre majeur sur le sujet ausculpta le milieu venu de Bohême à Paris². Il esquisse les itinéraires de Moritz Gottlieb Saphir, Julius Dessauer, Moritz Hartmann Alfred Meissner et détaille la réception de Leopold Kompert ; né à Prague où le judaïsme bohémien, portant une forte empreinte de cette métropole, fut parfois le modèle d'une littérisation de la vie populaire juive en France. Katarina Middell nous entraîne vers l'histoire économique avec les rapports commerciaux entre Brody, Leipzig et Lyon et découvre la « République des marchands » créant une véritable région à l'intérieur de l'Europe. Sous la protection de la famille Potocki, Brody (aux confins de la Galicie orientale et de la Russie) enregistre une action économique importante de ses Juifs (relevant de l'Empire de Habsbourg depuis 1772). On les retrouve dans les célèbres foires de Leipzig où les Huguenots acheminent les marchandises

¹ L'UMR 8547, « Pays germaniques : histoire, culture philosophie » est issue de la fusion de l'URA 106 et de l'URA 1999.

² *Les Juifs allemands de Paris à l'époque de Heine. La translation ashkénase*, Paris, PUF, 1996.

jusqu'à Lyon. Ces Juifs commerçants sont souvent les pères d'un Freud et d'un Kafka ! Norbert Waszek relève l'indifférence quasi totale en Israël au nom d'Eduard Gans (1797-1839). Élève puis successeur de Hegel, l'un des grands juristes de son temps, ce juif converti fut au centre des relations intellectuelles entre Paris et Berlin. Ambassadeur de la culture allemande en France, et représentant de l'esprit français en Prusse, il dut se faire baptiser en 1825 afin d'obtenir une chaire d'université refusée très officiellement en 1822, dix ans après la soi disant émancipation des Juifs en Prusse.

Olivier Agard attire l'attention sur Isador Kracauer (1852-1923) venu de Sagan en Basse Silésie jusqu'à Francfort en passant par Breslau. Dans sa monumentale *Histoire des Juifs de Francfort* (1925-1927), on passe d'une histoire « lacrymale » à une apologie de l'émancipation. La communauté joue elle-même le modèle d'une transition vers la modernité. Cette *Histoire* offre l'équivalent laïque du *Memorbuch*. Delphine Bechtel nous rappelle la présence de 13 000 étudiants russes en Allemagne entre 1900 et 1914. Elle décrit les différents milieux (bundistes, socialistes révolutionnaires et sionistes) et indique que c'est l'exil qui a contraint les auteurs à réfléchir sur la question nationale juive, ce que nous retrouverons dans l'exposé d'Ewa Bérard. Au milieu d'une pléiade d'auteurs publiant en russe ou en yiddiche, trois portraits sont présentés : Chaim Zhitlovsky, Zev Latsky (Bartholdi) et Itzhak Nachman Steinberg. Florence Heymann reste dans un milieu de juifs polyglottes avec la Bucovine. Rose Ausländer (1901-1988) – au nom si emblématique – lui sert de témoin pour traiter trois points : l'identification des Juifs à la culture allemande, les caractères de ces auteurs juifs germanophones dans cette région où l'on parle roumain et enfin l'angoisse des survivants d'écrire en allemand après la *Shoah*.

La seconde partie se concentra sur le XX^e siècle et le rapport avec la Palestine puis l'État d'Israël. Marc B. de Launay se demanda avec le philosophe Leo Strauss pourquoi, bien que sioniste, il resta vivre en diaspora et continua de se déclarer juif. Son voyage de Berlin à New York, en passant par Londres et Paris, se reflète aussi dans le changement de ses intérêts, de l'interprétation de Maimoinide, puis la controverse sur Spinoza, enfin la philosophie classique. Pour lui, « les Juifs sont choisis afin de prouver l'absence de rédemption ». L'État d'Israël est certes un changement considérable dans l'histoire de la *Galout* (diaspora) mais nullement la fin de cette dernière. Isaac Gerchon retracait quant à lui la genèse d'une partie non négligeable de la pensée du kibboutz en Europe par les mouvements comme *Jung jüdischer Wanderbund*, *Kadimah Haolim*, *Habonim* parfois issus les uns des autres, parfois en franche opposition entre eux. En Palestine, on notera aussi la non communication entre *Ostjuden* et Juifs allemands. Certains *kibboutzim*, comme Hephzibah, resteront longtemps uniquement germanophones.

Avec les aristocratiques et érudites figures de Gershom Scholem et Salman Schocken, Anthony Skinner trace un double portrait métaphorisé par le devenir des bibliothèques de ces amoureux des livres. Scholem les emporte du *Scheunenviertel* de Berlin vers les quartiers bourgeois de cette ville, puis à Jérusalem, alors que ceux de Schocken vont, après une pause à Jérusalem, retourner vers Paris (la collection Heine) ou vers l'Allemagne, d'où ils venaient ! L'un est un grand savant, l'autre un grand homme d'affaires qui, de Zwickau à Tel Aviv, a marqué la vie de son pays.

Ewa Bérard compare les destins d'Ilya Ehrenbourg et d'Osip Mandelshtam, superposant leur rapport au judaïsme avec leurs liens avec la Russie, ce rapport touchant les couches les plus profondes de la mémoire. L'exil (français et allemand) exalte l'idée nationale russe. L'alternative Occident/Russie voit entrer un troisième terme, la judaïté. Ehrenbourg s'attache à Francis Jammes, qu'il fera traduire, puis transite jusqu'à Léon Bloy en passant par Péguy. Mandelshtam se fait baptiser en 1910 après un « grand tour » de trois ans (Sorbonne et Heidelberg). Il pensera avoir réglé le problème définitivement alors qu'Ehrenbourg restera le Juif errant.

Dominique Trimbur montre ce que doit l'Université hébraïque à la culture allemande, depuis sa conception (1902) jusqu'à sa naissance officielle (1925) et dans toute ses premières décennies. Le « modèle allemand », privilégiant la recherche, sera pourtant discuté, surtout après 1933. Le cas d'Adolf Fränkel sert de parangon pour suivre les aléas d'une relation plus complexe qu'il n'y paraît. Jacques Ehrenfreund s'attache à une translation conceptuelle : la domestication par les savants juifs des méthodes historiques allemandes. Pour lui, le discours historique juif est incompréhensible en dehors de l'historicisme allemand et la négation de l'élément national de ce dernier révèle la dimension créatrice et innovante du transfert culturel ; il détaille le fonctionnement de la « Commission historique pour l'histoire des Juifs en Allemagne » (née en 1885), la « Société pour la promotion de la science du judaïsme » (née en 1902) et la création en 1905 des « Archives générales des Juifs allemands ». La science a ici clairement une fonction d'intégration, puis de rédemption sans coloration chauvine et nationaliste. L'universalisme reste bien le noyau dur de la culture juive.

Claude Klein dépasse le cadre strictement universitaire pour traiter de la pratique juridique dans le jeune État d'Israël. Les personnalités de Pinhas Rosen, Uri Yadin et Haim Cohn montrent, avec tant d'autres, l'aspect positif et durable de cette culture juive allemande pourtant bien décriée à l'époque. Il relève l'origine commune et la formation semblable dans plusieurs générations de juristes, remarquant malicieusement l'influence occultée de Carl Schmitt. Sur les 26 juges à la Cour suprême, sept sont nés en Allemagne et 8 y ont fait leurs études. Guido Libermann

et Doron Niederland signalent l'extraordinaire impact germanique sur l'histoire de la psychanalyse et de la médecine en Palestine. On sait que c'est Max Eitingon qui créera l'institut de psychanalyse à Berlin et... à Jérusalem. Outre des allusions à l'épineuse question des traductions de Freud en hébreu et la complexité de ses rapports avec le judaïsme, Liebermann souligne le travail de Dorian Feigenbaum qui pratique dès 1921 à Jérusalem où il dirige l'asile d'aliénés, *eszrat nachim* : c'est la gauche sioniste qui introduit Freud, mais les résistances seront telles que Feigenbaum devra s'exiler aux USA. Après l'évocation du chirurgien Max Markus ou des frères Hermann, Bernhard et Samuel Zondek, Doron Niederland articule son propos dans trois domaines, la psychanalyse, la radiologie et l'hygiène sociale tout en reconnaissant l'extraordinaire conscience de soi exprimée par ce groupe de médecins allemands.

Marc Crépon rassemble tout ce qui a été dit dans les exposés sur la langue allemande comme véhicule des transferts avec Jean Améry, Nelly Sachs et Hannah Arendt. Pour le premier, la persécution ne laisse pas intact le rapport à la langue ; la seconde avoue que « seule demeure la langue maternelle ». Mais existe-t-il vraiment une culture allemande absolument autonome et non contaminée par l'histoire dont on pourrait se réclamer ? La question vaut pour toute culture nationale. Avec Nelly Sachs, l'important est au contraire d'utiliser cette langue pour le bien d'Israël comme témoignage du martyr, comme victoire sur six millions de morts. C'est en terme de communauté que ces auteurs vont répondre à l'interrogation sur la langue et les groupes qui la parlent. Jonathan Judaken suit un double voyage réel et imaginaire dans la vie et la pensée de Sartre, de Berlin à Jérusalem, mais en restant, ainsi qu'il le montre, prisonnier des 6^e et 7^e arrondissements de Paris. Sa relation avec Israël est triple : c'est un concept, une identité et un espace géographique. L'itinéraire retrouve des textes peu connus ou mal contextualisés de *La Nausée* et *l'Enfance d'un chef*, jusqu'au double volume des *Temps modernes* de 1967 en passant, bien entendu, par les *Réflexions sur la question juive* et le voyage en Israël (14-30 mars 1967). Il revenait à Stéphane Mosès, fondateur et ancien directeur de Centre Franz Rosenzweig, de parler d'un sujet plus difficile, traitant non pas de fascination ni de dette, mais de refus, d'occultation et de mépris. Il y eut aussi en Palestine et en Israël une « résistance au transfert » qui a quasiment interdit de lecture et de réception Emmanuel Lévinas, Edmond Jabès, Manes Sperber et Franz Rosenzweig lui-même. Ces « oublis » font sens et il faut les interpréter comme il se doit.

Le premier enseignement de ces si riches journées montre que les idées, les textes et les auteurs circulent et sont solidaires des effets qu'ils produisent au présent et dans l'avenir. Par-delà ce nomadisme spirituel, c'est la deuxième leçon de ce colloque, qui est souvent le fait d'exilés,

d'exclus ou de laissés pour compte, on voit comment se construit une culture nationale, comment c'est l'étranger qui se forme pour être « soi-même comme un autre ». Appliquée à la Méditerranée, il faut alors se demander quel usage on fit de l'Europe, dans cette région. Ici aussi la mémoire culturelle et sociale est métissage, hybridation et sédimentation.

Dominique Bourel
CRFJ